

Compte rendu

« La création du monde et le désir amoureux »

Ouvrage recensé :

Art nomade, Saguenay, 1^{er} au 3 octobre 2009

par Alain-Martin Richard

Inter : art actuel, n° 108, 2011, p. 59-60.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

<http://id.erudit.org/iderudit/63955ac>

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

c'était la première fois. Ils terminent la performance dos au public après qu'elle ait répété ardemment et de plus en plus fort le mot *silent*, pendant qu'il accompagnait de petits sons cette conviction du cœur montée en escalade.

Monika Günter et Ruedi Schill habitent l'espace et le temps³ puisqu'à leur contact toutes les apparences semblent disparaître, comme si au moyen de leurs corps, des pierres et des clochettes, ils avaient sondé l'invisible et l'avaient laissé concrètement resurgir. Chaque geste advenait sans que se développe aucune anticipation ou volonté de désigner, d'illustrer, de personnifier. Seulement la puissance de la sensibilité humaine quand nous la laissons prendre sa place, porter la présence de ce qui est là.

Nous ne pouvons sortir indemnes d'une performance comme celle-là, qui se positionne judicieusement pour la pleine potentialité de l'écoute du détail, de la revitalisation de chaque minute vécue, des infinies nuances de la présence comme des options différentes au nivellement des attitudes et des modes de vie qui gagnent du terrain. Monika Günter et Ruedi Schill : l'éloquence du ici et maintenant.

Nous avons ensemble traversé une indétermination multiple grâce aux performeurs qui nous l'ont habilement rendue incontournable. Les cinq performeurs nous ont livré la construction de leur monde en prenant le temps de s'y investir et d'en préciser les composantes, actualisant ainsi d'autres formes d'autocoherence et de transmission davantage basées sur la préservation de la part d'humanité qui nous revient. ◀

PHOTOS : VALÉRIE LAVOIE (SAUF MENTION CONTRAIRE).

Notes

- 1 Un puits de mine est la structure qui permet de descendre dans la mine grâce au mouvement d'ascenseur remontant la matière au moyen d'un treuil géant.
- 2 C'est l'expression même de l'artiste décrivant la sensation ressentie lorsqu'il était entraîné dans cette suite de réactions en chaîne, ces accélérations du mouvement initiées par une force humaine ou mécanique.
- 3 J'ai eu la chance d'assister à une autre performance de Monika Günter et Ruedi Schill dans le cadre du festival international d'art performance *VIVA! Art action* en septembre 2009, à moins d'un mois de celle-ci. Même si certains objets ont été utilisés dans les deux performances, le rendu était vraiment différent puisque celle-ci se déroulait dans une piscine vide, au bain Saint-Michel, à Montréal.

En art performance depuis 1978, Sylvie Tourangeau s'intéresse au déploiement de la conscience performative à travers des actions minimales qui renchérisent la qualité de présence, soutiennent l'intensité et personnifient le lien avec le spectateur. Performances, art relationnel, rituels de circonstance et animations d'ateliers sont des pratiques dans lesquelles elle s'investit. Elle a publié quelques livres d'artiste et plus d'une trentaine d'articles. En 2006, elle a commencé un cycle de collaboration avec d'autres performeurs basé sur un dialogue partagé où l'attitude performative faisait partie intégrante des principes de cocréation. En collaboration avec Anne Bérubé et Victoria Stanton, elle travaille présentement à une publication sur la pédagogie, le vocabulaire et la notion du performatif développés lors de formations et de résidences qu'elle donne depuis 1983.



La création du monde et le désir amoureux

PAR ALAIN-MARTIN RICHARD

▲ Chumpon Apisuk

Rendez-vous à la Pulperie pour une soirée éclectique. Avec trame de fond un concert à la John Cage par le groupe saguenéen La preuve par l'absurde et quatre propositions qui vont de la création du monde à l'autobiographique, en passant par le rituel du corps emmitoufflé dans ses sens. L'improvisation de Carol Dallaire et ses complices Denis Bouchard et Janine Fortin investit le magnifique espace de la Pulperie d'un subtil flottement d'incertitude. Le public circule entre les musiciens, tente de décrypter les partitions, examine les instruments inventés. Dallaire, paraphasant Cage, invite l'auditoire à une écoute active pour inventer son propre concert. La preuve par l'absurde introduit ainsi le thème de l'« indétermination » qui nomme cette deuxième soirée d'*Art nomade*

La création du monde

Une table recouverte d'une épaisse couche de sel blanc. Par une chorégraphie de création du monde, Chumpon Apisuk augmente cette masse immense et plane en un espace infini. La lenteur du geste, les déplacements empreints de circonspection, magnifient ses interventions brusques qui viennent perturber la masse blanche. Battement d'aile de papillon qui déferle comme une déflagration jusqu'à l'autre bout de l'univers. Des sillons émergent, des montagnes surgissent, des tremblements de terre secouent la masse jusque-là impassible.

Performance en finesse dans une tension à la limite du vertige : visage enfoui dans le sel, puis battement d'éventail au-dessus du vide ; enfouissement brusque dans la masse blanche, suivi d'une caresse ample et délicate. Survolant le temps, l'artiste crée une *architexture* dépouillée d'où le monde peut surgir. Aux effrayantes bêtes mythologiques, à un *big-bang* inouï, à l'improbable création biblique, il oppose un monde en suspension dans une quiétude éternelle prenant vie au hasard d'une main passant par là.

L'homme naturel

L'artiste autochtone Tanya Lukin Linklater de North Bay nous a conviés à un rituel de partage. Elle dispose au sol herbes, fruits, mini-objets, peaux animales... et s'installe ensuite à la hauteur de ces objets. Elle travaille dans un rapport égalitaire, à l'horizontale du public, pour ainsi dire. Le corps comme instrument de résonance dans un dispositif incantatoire et ritualiste. Le corps entier se matérialise par la voix, le mouvement, les organes olfactifs, le toucher. Tous les sens sont investis dans une exploration du monde que nous sommes invités à reconnaître et à expérimenter à notre tour : manger les fruits, nous asseoir au sol sur une peau tendue, nous maculer de jus de baies sauvages. Les cinq sens sont pris à partie pour une initiation à un monde animiste immédiat.

L'effritement de l'amour

D'entrée de jeu, Patrice Duchesne nous invite à faire un geste qui deviendra rituel. Il s'agit de lever les bras en les écartant pour former un y, mais peut-être est-ce un v ? Il associe cette pose à la rupture du bréchet, cette



▲ Tanya Lukin Linklater

fourchette de poulet qui détermine lequel des deux belligérants remportera la victoire et verra son vœu exaucé. Le y symbolise ici un choix déterminé par le destin et devient simultanément le v de la victoire. À l'instar de ce double signe, Duchesne amorce alors le récit dramatique d'une rupture.

Les fleurs et les chandelles d'une table mise pour un tête-à-tête romantique viendront bientôt s'éclater au mur en une gerbe de verre cassé. Table brisée, chaises éclatées, le couple explose dans une brutalité dévastatrice. Les tableaux se succèdent pour une illustration de la déchirure du corps-couple qui, tout comme le bréchet, sera brutalement scindé en deux. Corde de craie tendue dans le vide qui viendra tracer une ligne de partage sur le visage du performeur. Outils de menuiserie mis en marche et abandonnés à leur frénésie : construction/déconstruction. Les tableaux se succèdent dans un déroulement implacable marqué par le balancier du temps. À intervalle, le regardeur est invité à lever les bras en un y ou un v. Choisit-on vraiment ? Qui sort victorieux de la foire aux couples éclatés ? On bricole sa vie autour d'une bonne table, mais le temps des illusions, le temps irrépressible nous plonge dans une profonde rage impuissante. Tableau d'une beauté cruelle, une lumière diffractée irradie d'un amas de glace qui recouvre le performeur. Pointe d'espoir dans le désordre d'un couple terminé.

L'éternel retour

Dans cette performance sur les joies et les misères de l'amour, Francis O'Shaughnessy propose une série d'actions sur l'ambiguïté des sentiments. Entre la domination et le rejet, entre l'agression et la tendresse, les voies de l'amour sont impénétrables. Mais le désir reste qui ne connaît pas la mesure. Faire rouler des filles au sol et être rejeté par elles. Tirer des verres d'eau, sentir des fleurs, se faire bombarder de carottes, se purifier dans le lait et se couvrir d'or pour reconquérir le monde.

Le public, réparti de part et d'autre de l'espace de jeu, témoigne par sa configuration même de la ligne de faille qui ébranle le sentiment amoureux. Après avoir expié ses fautes, le performeur retourne au combat et choisit une nouvelle partenaire au cœur de la foule. L'entraînant dans la ronde, il l'invite à danser un *slow*, devant un public complice, convié à la noce.

Ce que nous sommes devenus

La construction de cette soirée, réaménagée par l'auteur, peut se lire comme une métaphore qui irait de la création de l'univers physique au microcosme humain embourbé dans son irrépressible quête d'amour. À la majesté du temps suspendu d'Apisuk répond la noblesse de l'homme naturel de Linklater. À l'effritement du couple de Duchesne répond le chaos du désir amoureux d'O'Shaughnessy. Soirée éclectique où l'indétermination se décline selon deux modèles de lecture du monde : d'une part le rituel métaphorique sur la place de l'homme dans l'univers, d'autre part la narration dramatique sur le sentiment amoureux. Indétermination dans la propos et indétermination dans la forme. Une belle soirée dans la logique de l'indétermination des pratiques artistiques de l'art actuel qui se caractérise comme le lieu de toutes les expressions. ◀

PHOTOS : VALÉRIE LAVOIE

Alain-Martin Richard vit et travaille à Québec. Artiste de la manœuvre et de la performance, il a présenté ses travaux en Amérique du Nord, en Europe et en Asie. Il poursuit un travail de commissaire, de critique et d'essayiste. Il a publié dans de nombreuses revues des articles sur le théâtre, la performance, l'installation et la manœuvre. Membre des ex-collectifs Inter/LeLieu et The Nomads, toujours actif avec Les Causes perdues et Folie/Culture, il propose des productions, telles que *L'atopie textuelle* (2000) et *Le chemin vers Rosa* (2006), qui se déploient souvent sur plusieurs plans de réalité.



▲ Patrice Duchesne



▲ Francis O'Shaughnessy